

XII. Le grognement de la truie

Tout le personnel survivant de l'échouage s'était regroupé dans une même partie du navire, comme pour se tenir chaud ou pour se rassurer. Nous avions pris l'habitude, sans n'en parler jamais, de ne plus circuler qu'à plusieurs, trois au minimum. Personne n'évoquait la chose mais, depuis quelque temps, personne ne serait parti seul dans les coursives obscures de son plein gré.

Au-delà de la cabine que j'occupais avec mes trois coturnes, la coursive était plongée dans une obscurité qui s'épaississait à mesure qu'on s'en éloignait. On n'avait sans doute pas remplacé les ampoules grillées, maintenant que cette partie du navire sous la ligne de flottaison n'était plus occupée.

Et puis voilà qu'un soir, nos petites occupations routinières et ménagères connurent un point d'orgue. Les chiffons s'arrêtèrent de voleter sur les chaussures, les crayons restèrent suspendus au-dessus de la lettre à maman, le bras resta en l'air qui allait abattre la carte maîtresse sur le feutre à jouer.

Un hurlement qu'on étouffe, suivi d'un gargouillis immonde nous avait fait dresser le poil. Nous sortîmes tous sur le seuil de nos cabines et regardâmes dans la direction d'où nous avait paru venir le cri.

Nous restions aux aguets, le souffle suspendu, en quête du moindre son. Bientôt, le battement de nos cœurs fut remplacé par la batterie sourde d'une course éloignée. On venait vers nous en courant. La course machinale d'un être décervelé qui a quitté le monde des humains.

Pourquoi cela m'évoqua-t-il le tambour de la queue du phacochère lorsqu'il s'en bat les flancs ? Peut-être parce que j'y ressentais cet aspect bestial de l'animal qui n'éprouve pas la

douleur de se heurter aux cloisons ou aux portes coupe-feu. Les pas se rapprochaient dans leur éloignement, précipités, obstinés, déterminés.

Nous étions sur le seuil de nos cabines et regardions dans la direction d'où la chose sortirait de l'obscurité, incapable de nous regarder, de bouger ou de rentrer simplement et de refermer la porte sur l'horreur qui sortirait de l'ombre.

Notre volonté avait jeté l'éponge, nous clapotions à la dérive sur un océan de brume verte dans une stupeur hypnotique.

Le réel avait coupé les amarres, tout était possible depuis que l'improbable s'était lancé à l'abordage et que le Commandant nous avait abandonné son navire.

Un gémissement profond, comme montant du fond d'un puits suivi d'un raclement de pierre tombale : la porte coupe-feu à l'extrémité de notre coursive plongée dans le noir, à une cinquantaine de mètres de nous, fut poussée brutalement en faisant résonner l'infrastructure du navire. L'écho s'en prolongea un temps indéfini mais suffisamment longtemps pour que nous comprissions que quelque chose nous observait depuis l'obscurité.

Puis cela s'ébranla, doucement, frottant les parois du couloir alternativement d'un côté, de l'autre, d'un côté, de l'autre sur un rythme qui s'accélérait sans que l'un d'entre nous put faire le moindre premier mouvement qui aurait été le déclencheur d'une débâcle en panique.

Sans souffler mot, fascinés, nous regardions la chose prendre corps et sortir de la nuit pour entrer dans la pénombre en une démarche dandinante de saurien.

Bientôt elle serait visible. Encore quelques mètres, s'il fallait fuir, il en était encore temps mais nous ne pouvions, comme paralysés par ce cauchemar. Et puis elle fut dans la lumière.

C'était la Pauvre Yolanda. Mais dans quel état ! Nous nous précipitâmes avec autant de vivacité que nous avions été collés à l'inaction pour l'aider à porter les sacs surchargés qui brinquebalaient de part et d'autre, la faisant se dandiner de cette manière grotesque.

Elle tomba dans nos bras, muette, les mâchoires crispées et les yeux révulsés.

– Bon dieu ! Regarde son visage, on croirait qu'on l'a dérouillée à coups de poings !

À quatre, nous la transportâmes jusqu'à sa cabine où ses compagnes sidérées prirent soin d'elle. Puis nous rentrâmes dans notre cagibi, songeurs, soulagés mais inquiets. Qu'est-ce que c'était que ce foutoir !

Qu'y avait-il au bout de ces coursives dont, jusqu'à présent, on n'avait rapporté que des rumeurs, des témoignages effrayés qui ne rencontraient que notre incrédulité ? D'où venait la pauvre Yolanda avec ses sacs pleins de provisions non cuisinées ? Que lui était-il arrivé ?

– Apparemment, elle arrivait de la cambuse...

– Où est-ce ?

– Ça doit être par là-bas, vu ce qu'elle transportait. Je n'y suis jamais allé...

– Tu connais quelqu'un qui y travaille ou qui y a travaillé ?

– Je ne sais pas... Il faudrait demander...

Après enquête, il apparut que personne ne connaissait la cambuse. Ceux qui y avaient travaillé avaient disparu lors de l'échouage du « Belétron ». Du moins, on ne les avait pas revu depuis cette nuit-là.

– Mais les cuisiniers, ils n'y vont pas ?

– Les cuisiniers travaillent en cuisine. Ils vont se ravitailler en produit frais au monte-charge qui descend à la cambuse, dans l’office.

– Je ne vois pas...

– Il y a trois restaurants : un à tribord et un à bâbord sur le pont XII et un autre qui donne sur tribord et bâbord, plus vers l’arrière, au-dessus de la piscine, sur le pont XI. L’office est au milieu des trois. Quand le cuisto a commandé des vivres, il envoie son commis les chercher au monte-charge...

– ...qui descend à la cambuse, j’ai compris ! Donc si on veut y aller...

– Pourquoi veux-tu y aller, t’es pas bien ici ?

– ...si on voulait y aller, il faudrait emprunter ces coursives et les suivre... ou descendre par le monte-charge...

– Ben... oui ! Il y a peut-être un autre accès depuis le carré des officiers. Et il y a la trappe de quai, évidemment, pour charger les vivres...

– Mais pourquoi Yolanda y est-elle allée ?

– Pour faire son frichti ! Dans les cuisines on est ric-rac. Il n’y a plus de restes, comme avant. Tu dois bien le sentir, vu le bide que tu as perdu !

– Moi ? J’ai pas de bide !

– Tu en as moins ! Mais tu as raison : bientôt tu n’en auras plus !

On frappa à la porte de notre cagibi. Une des coturnes de la Pauvre Yolanda se tenait sur le seuil, l’air soucieux :

– Elle n’a rien dit quand vous l’avez trouvée ?

– Pas un mot ! Elle était dans le cirage ! Elle a dit ce qui lui est arrivé ?

– Rien ! Quand on le lui demande, elle ne fait que gémir... On dirait une fillette ! Et puis son visage ! Elle a le nez cassé, les lèvres éclatées... Elle est à moitié sourde... Et je ne vous parle pas du reste...

– Tu ne veux pas dire...

– Pire encore ! Je n'avais jamais vu ça ! Je voudrais bien savoir qui lui a fait ça !

– Moi, je le sais ! Inutile de se voiler la face ! C'est « Hron » (à prononcer comme le grognement d'une truie).

En ce qui me concernait, je n'étais pas impatient de savoir ce qu'était ce « Hron » que l'on devait prononcer comme le grognement d'une truie et j'aurais trouvé plus urgent d'aller bloquer la porte coupe-feu à l'extrémité de la coursive afin que nous puissions dormir tranquillement sans avoir à nous préoccuper de ce qui pourrait en franchir le seuil pendant notre sommeil.

Cet incident, pour malheureux qu'il ait pu être pour la Pauvre Yolanda, avait néanmoins réussi à ressouder temporairement la solidarité entre les membres d'équipages, c'était toujours ça ! Maintenant, on se réunissait à dix dans des cagibis pour quatre et on s'échangeait ce qui se discutait de part et d'autre.

Cela aurait pu prendre un temps fou de faire le point des bouches à oreilles car on n'était pas loin d'être cinq cents sous la ligne de flottaison. Heureusement on se faisait des réunions sur Amstramgram pic et pic et colégram, ce qui permettait à tous les membres du personnel de vibrer à l'unisson de ce qui était arrivé à la Pauvre Yolanda et de gamberger sur la nature de son agresseur.

Et là, je parle bien de nature et non d'identité car l'indisposition qui s'était emparé de tout le « Belétron » en était arrivée à ce que chacun ait maintenant peur du noir. Ce malaise général qu'on ne pouvait définir et qui faisait tantôt adorer les meneurs, tantôt les clouer au pilori, s'idéalisait en un monstrueux point d'interrogation qui devait hanter les entrailles du navire au point de nous foutre la trouille à en avoir la chiasse.

Ce point d'interrogation avait été baptisé « Hron », en prononçant ce nom comme le grognement d'une truie. Après enquête et filatures, je découvris qu'au centre de cette perle noire et funeste, il y avait un grain de sable qui avait concrétisé autour de lui tout ce qui froissait l'arrière-boutique psychique des membres d'équipage.

Ce grain de sable, cette pauvre créature, avait en effet commis simultanément les péchés d'être à la fois énorme, autiste et épileptique, ce qui, effectivement, se passe de commentaires commisératifs.

À tout être maléfique il faut sa panoplie de pouvoir, à défaut de n'avoir que celui d'un moustique qui zinzinulerait sans parvenir à vous piquer. Le pouvoir, « Hron » (prononcer comme le grognement d'une truie) le détenait potentiellement : c'est à elle qu'on attribuait celui de garder les clefs de la cambuse. Mais personne n'avait vérifié que c'était réellement le cas ni qu'elle avait l'intention de s'en servir pour nous faire chier.

Mais on lui avait attribué et le pouvoir et l'intention en lui faisant porter le chapeau des malheurs à venir. C'est ainsi que l'on crée les monstres. Car l'obscurité se peuple de ce que l'on y met. On a le monstre que l'on se crée et celui-ci ne peut qu'il n'adopte le comportement qu'on lui a attribué, ne hante les zones où on l'a relégué et n'ait de droits que ceux qu'on lui a concédés.

« Hron » (à prononcer comme le grognement d'une truie) serait une jeune brésilienne qui aurait été affectée dans le cul de sac de la cambuse, officiellement pour lui éviter le contact avec les autres membres d'équipage et, a fortiori, avec les passagers. Ce qui, en fait ne l'eût pas gênée mais aurait effrayé les uns et incommodé les autres.

Elle aurait été embauchée de justesse, à la dernière minute, pour atteindre les six pour cent de l'effectif global de salariés handicapés que la Compagnie se devait de respecter si elle

voulait toucher les aides que son pays de pavillon allait lui verser. Comme vous voyez, ça partait d'un bon sentiment. C'est ce même bon sentiment qui l'aurait faite baptisée du nom, ou plutôt de l'onomatopée, sous laquelle elle était connue par ses collègues.

Mais le plus surprenant, dans cette affaire, c'est que vous ne trouviez jamais quelqu'un qui l'aie rencontrée en personne. C'était toujours :

– On a dit à Ducon qu'un type l'avait entrevue au fond d'une coursive !

– C'est Dugland qui te la dit ?

– Non, c'est Chose, qui le tient directement de Ducon et qui l'a dit à Truc !

– Alors c'est Truc qui te l'a dit !

– Non, c'est l'autre type, celui qu'on voit parfois, comment il s'appelle déjà... Oh, je ne sais plus ! Enfin, ce qui est sûr, c'est que c'est Hron qui a fait ça !

Tout cela était tellement vaseux, qu'on pouvait se demander si la pauvre fille avait survécu au vaufrage du navire et même si elle n'était pas qu'une légende et avait réellement embarqué sur le « Belétron ».

En tout cas, réelle ou imaginaire, elle était bien utile et personne ne fut gêné que ce qui était arrivé à la Pauvre Yolanda sous la ligne de flottaison lui eût été si vite et si généreusement attribué.

Étrangement, on se garda aussi d'évoquer le fait que les tortures infligées à la victime n'avaient pu être commises que par un homme, et je ne parle pas seulement des coups de poing dans la figure. Mais rien à faire, le monstre que l'on grognait « Hron », n'avait déjà plus forme humaine dans les esprits qui l'avaient créé.

En effet, cette légende ne fut pas une graine semée dans la rocaïlle. Au contraire, elle proliféra et se transmit de proche en proche jusqu'aux cabines Prestiges de telle façon que chaque pont eut bientôt son fantôme.

C'est ainsi que tel se fit agresser par un être éthéré dans une coursive obscure, tel autre se fit tirer par les pieds pendant qu'il dormait, tel autre, enfin, fut extrait de son sommeil par les vociférations ordurières et nocturne provenant de la cabine voisine, vide de tout occupant.

Je vois déjà les regards en coin qui me désignent d'un haussement de sourcils chargé de sous-entendus, comme l'individu capable de fomenter une fantômite aigüe rien que pour me désammerder. Je me hâte de préciser que je n'y fus pour rien.

Peut-être, au début, m'étais-je laissé aller à ma nature puérile en effrayant quelques passagers, surtout les malabars, mais je cessai vite ce petit jeu lorsque je compris qu'ils n'avaient pas besoin de moi pour se faire peur et qu'en matière de poltergeist, ils pouvaient m'en remontrer sans que j'eusse à me creuser le ciboulot.

À ce propos, il est d'ailleurs curieux de voir que les malabars, justement, ne sont pas les moins effarouchables par ce genre de calembredaines. Comme quoi, même ceux qui prennent le plus de place en hauteur et en largeur et se vantent d'être ancrés dans le réel, s'échappent dans une dimension cachée dès qu'ils en ont l'occasion. Ce n'est pas parce qu'on a une carrure d'armoire normande qu'on n'a pas un double fond.

Bref, le mental se fissurait et bientôt s'émietterait. Le « Belétron » réclamait une autorité unique et magistrale, quitte à se contenter d'un monstre mais on en n'était pas là, même si l'on s'en approchait à grands pas et que l'idée faisait son chemin.

Ainsi, ce furent les hurlements enragés d'une truie qui nous tirèrent du sommeil un matin, en nous enjoignant de nous réunir

sur le pont, et fissa, si nous voulions avoir quelque chose à becqueter.

Nous commençâmes par râler en guettant du coin de l'œil ce que faisait le voisin afin de faire comme lui et lui-même comme tout le monde. En râlant toujours, nous suivîmes la foule moutonnaire et râleuse et finîmes par nous regrouper en une masse bordélique et grondeuse.

À cette occasion, il me fut loisible d'observer la similitude du phénomène physique de convection des liquides par différentiel de température avec le mouvement interne d'une foule cernée par un danger concentrique.

En effet, lorsque les paramètres convergent, on peut voir cette dernière animée d'un mouvement centripète, généré par les individus périphériques qui font tout leur possible pour rejoindre la sécurité de la masse interne.

Ce faisant, ils soustraient à l'individu qui les suit, la barrière protectrice de leur corps et celui-ci, habité du même sentiment de vulnérabilité et de besoin de sécurité, n'a de cesse que de perpétuer le mouvement.

Autre observation notable d'un phénomène auquel je participais en râlant : l'instabilité du centre de la foule moutonnaire et râleuse dont l'équilibre est aussi précaire que celui de l'acrobate de cirque sur une sphère libre de ses déplacements.

Car pour rester dans ce point d'équilibre, barycentre de la sécurité, il faut nécessairement faire mouvement contre les forces qui vous meuvent pour vous le faire quitter. Il n'y a pas de sécurité sans effort pour y demeurer. Dès que vous vous relâchez dans le confort de l'abri, vous vous retrouvez sur le chemin de la périphérie et du danger. À peine vous sentez-vous en sécurité, vous ne l'êtes déjà plus, c'est le prix que vous fait

payer mère Nature, cette salope, pour votre liberté qui égale celle du gnou dans la savane, à la disposition du lion !

À moins, bien sûr, d'être un privilégié, auquel cas vous pouvez revendiquer conjointement la sécurité et le droit de n'en faire qu'à votre tête mais ce n'est pas la loi du genre.

Pour en revenir à notre réveil en fanfare, les chefs de ponts qui nous avaient rassemblés en troupeaux inquiets en usurpant l'autorité de « Hron » (prononcer comme le grognement d'une truie) se contentèrent d'en voir les effets comme des vieillards qui se ravissent de la page d'accueil de leur premier smartphone sans encore concevoir la merde qu'ils pourraient semer en broadcastant des fêques niouses sur les réseaux sociaux. On en resta donc là pour cette fois.

En ce qui me concerne, je me fus bien contenté de faire le polisson dans les cursives obscures mais le destin, s'il faut donner ce nom à mes compagnons de pont, ces salauds, en jugea autrement.

En effet, quelque temps après l'agression de la Pauvre Yolanda, alors que je revenais de je ne sais quelle excursion vers les ponts supérieurs en quête de je ne sais quelle information improbable ou de quel improbable burger rassis, je ressentis soudain comme un changement sous la ligne de flottaison.

Pendant que j'étais occupé à le chercher ailleurs, l'événement se créait là où je n'étais pas, précisément pour la raison que j'étais ailleurs.

On avait parlé de moi et je sentais, sans savoir sous quelle forme, que cela allait barder pour mon matricule. Vous vous rappellerez que j'étais particulièrement sensible à ce genre d'atmosphère car la dernière fois qu'on avait parlé de moi en mon absence cela s'était terminé par un passage à la case départ avec

un coup de pied au cul et une mise sur orbite pour solde de tout compte.

Il est d'ailleurs temps que je fasse un peu les présentations de ces personnages de secondes zones dont j'ai caractérisé les plus marquants comme étant simplement mes coturnes.

Pourquoi en aurais-je dit plus ? Le fait qu'ils puaient des pieds, qu'ils fouillaient dans mon sac lorsque je n'étais pas là et qu'ils interrompaient leur conversation lorsque je me présentais à la porte de la cabine ne portait pas à conséquence, si ce n'est le besoin qu'ils me donnaient de sortir pour m'aérer.

C'est donc de très loin que j'avais suivi l'évolution de leurs fermentations spirituelles durant tous ces événements qui avaient déterminé le fait que personne ne savait plus très bien de quel pont il relevait. Encore une fois, j'aurais dû m'en préoccuper plus tôt et à nouveau il était trop tard lorsque je m'en fis la réflexion.

Car ces fermentations spirituelles dont j'aurais dû suivre l'évolution avec plus d'assiduité avaient conduit ces pauvres bougres à confier la tenue de compte de leurs états d'âme aux plus chtarbés d'entre eux.

Cela faisait plusieurs nuits que je les entendais glouglouter des borborygmes incompréhensibles qui semblaient avoir le plus grand effet sur le niveau de leur stress sans pour autant avoir recours à l'ivresse.

Ils ne se croisaient pas dans les coursives sans qu'ils ne se saluassent d'une manière que j'aurais trouvée étrange si j'y avais prêté plus d'attention mais qui ne laissait pas d'être simplement grotesque et dont je vous ferai donc grâce.

Les principaux bénéficiaires de cette secte qui s'intitulait elle-même « les Plus-Que-Parfaits du Belétron », les responsables de ces distillations d'esprits devins, les gourous en quelque sorte,

était des compères dont l'indéniable charisme ne les empêchait cependant pas de garder un œil sur la boussole de leurs intérêts ni sur la rose des vents qui pointait toujours vers le cul des filles.

C'est ainsi qu'ils avaient réussi à persuader leurs fidèles que le droit de cuissage exercé par leurs soins sur les membres d'équipage féminins les plus accortes ne pouvait qu'améliorer le chlouiافzigüermoul de la psyché du groupe et de renforcer sa cohésion autour de leur libido décoiffée.

Sans compter que les moins délurés de leurs supporters pouvaient se permettre de ramasser les miettes en usant des mêmes arguments.

Quant aux filles, elles avaient appris auprès des officiers ce qu'il en coûtait de se rebiffer contre le harcèlement. Les harceleurs avaient changé de casquette mais le grognement de leur rut était le même.

Que de simagrées pour établir son pouvoir sur ses semblables avec, pour fin ultime, la seule éventualité de placer sa zigounette ! C'est ce qui fait agir toute vie sexuée, depuis l'eucaryote jusqu'au Commandant de ce navire, en passant par le macaque et le Dragon de Komodo. Tout ce qui importe en fin de compte, c'est le brassage du patrimoine génétique.

Mais quelle perfection dialectique dans l'élaboration de la justification du cheminement vers ce but ultime ! Quel travail de broderie ! C'est hallucinant !

À tel point qu'on devrait commencer à se méfier dès qu'un bavard se met à devenir convainquant. Si on le laisse exposer l'étendue de son talent, il démontrera demain l'exact contraire de ce qu'il a démontré hier, si ses intérêts le lui imposent. Tous les moyens sont bons pour arriver au but. Est-ce étonnant qu'on en vienne à douter de tout, même de la ferveur pédagogique de celui qui nous dit que deux et deux font quatre ?

Maintenant, parlons de la seule chose qui compte vraiment, je veux parler du cul. Que le chef de bande, et le terme s'impose, embrouillât l'objet de son rut avec des arguments philosophico-religieux ou qu'il la contraignît, car cet objet est toujours féminin, avec des paires de baffes, dame Nature, cette connasse, s'en fout, il n'y a que le résultat qui compte.

Mais ce qui m'avait le plus surlecuté (verbe du premier groupe : tomber sur le cul, électrocuté d'étonnement), c'est la vitesse avec laquelle ce nouveau pouvoir avait remplacé l'ordre ancien. Il avait suffi de quelques jours pour que les plus travaillés du pédoncule se crussent autorisés de changer les règles du jeu à leur profit. La bonne ambiance qui avait subsisté dans le sillage de Nyan-Nyan avait fondu comme neige au soleil au profit des « Plus-Que-Parfaits du Belétron ». Tu parles d'une promotion !

C'est là que j'avais commis l'erreur : je n'avais pris les gourous que pour des cons ordinaires. C'est une erreur, je le reconnais et je l'assume. Car au lieu d'être cons comme nous pouvons l'être vous et moi, c'est-à-dire gentiment, avec bienveillance et sans illusions, ils l'étaient avec méchanceté, brutalité, beaucoup de suffisance et de suite dans les idées. Des patrons de secte ordinaires, en fin de compte.

Les commentaires que je tenais à leur endroit devant les membres féminins du personnel ne tenaient pas compte de cette particularité en matière de connerie et ne faisait qu'apporter un peu d'air de l'extérieur qui prédisposait celles-ci au fou-rire quand elles opinaient du bonnet devant ceux qui se prenaient, le plus sérieusement du monde, pour leurs propriétaires.

Être pris de fou-rire pendant une cérémonie sectaire, c'est pire que péter lors une minute de silence devant la tombe du

soldat inconnu. Inacceptable et impardonnable. J'aurais dû le savoir.

C'était même tellement pire que cela reléguait l'agression subie par la Pauvre Yolanda au rang de fait divers dont l'on s'occuperait plus tard, à temps perdu.

Je disais donc que j'avais ressenti ce je ne sais quoi qui vous fait vérifier l'étanchéité de votre braguette lorsque vous sentez les regards se braquer sur vous. Comme vous pouvez l'imaginer, ma braguette était bien fermée, c'était donc de bien autre chose qu'il s'agissait.

Bientôt, en effet, les compères me firent appeler dans le salon qu'ils s'étaient aménagé et qu'ils partageaient avec leur harem. Le discours fut moins bref et brutal que ce à quoi je m'attendais. Pour commencer, et aiguiller la conversation sur une voie plus humaine, je demandai des nouvelles de la pauvre Yolanda.

Le sujet fut écarté d'un revers de la main mais je jugeai bon de continuer sur le même thème en m'horrifiant des sévices qu'elle avait pu endurés et surtout du labyrinthe glauque qu'elle avait dû traverser pour rejoindre l'humanité, sans doute poursuivie par je ne savais quel monstre terrifiant dont je n'avais aucune envie de connaître la nature.

Mais arrêtons là les bavardages et revenons à ce qui avait motivé ma convocation. De toute évidence, je n'avais rien à faire sous la ligne de flottaison, ni sur le pont Prestige, ni d'ailleurs où que ce fut sur ce navire. Je n'étais qu'un parachuté de hasard dont ils se demandaient bien comment j'avais pu embarquer sur le « Belétron ».

Un fouteur de merde qui venait les juger au nom d'une morale de louseur et surtout un porteur de chkoumoune qui n'avait pas cessé de leur porter la poisse depuis que j'étais monté à bord, et là je dois dire qu'ils tapaient dans le mille.

Ce n'était pas faux mais revenons-en à la pauvre Yolanda et à son martyr : vous vous voyez enfermé dans ce labyrinthe, livré à l'horreur qui patientait derrière la porte d'où avait débouché la pauvre fille, de l'entendre se refermer et verrouillée derrière vous...

– Ferme ta gueule et laisse-nous parler !

Pour faire court, si je ne prisais pas leur comportement, je n'avais pas à le critiquer, ce qui peut se traduire : « si tu n'aimes pas le viol, n'en dégoûte pas les autres ».

Mais je n'en n'avais pas fini avec les descriptions de l'enfer : je n'avais jamais supporté les films d'horreur, ces momies qui puent le moisi, ces aliens démoniaques avec un QI de deux cent vingt. Si encore j'avais été sûr de m'en tirer en deux secondes grâce à un arrêt du cœur dans une crise d'épouvante ! Mais non, ce genre de chance n'était pas pour moi. Ils avaient vu juste : j'avais la poisse et un cœur à toute épreuve ! C'était même pire depuis que j'étais monté sur le « Belétron » et ça s'était aggravé au fur et à mesure que j'étais descendu dans ses entrailles.

Ce thème que je tricotai en gonflant ma terreur de l'endroit n'avait qu'un seul but : ils avaient des intentions homicides à mon endroit et vous pouvez sans peine deviner lesquelles. Je suppose que personne ne se serait offusqué de me voir jeté à la mer parmi les copains de Carcharodon Carcharias et que cela en aurait même fait rire certains.

Ils s'entreprerégardèrent pendant une minute, se retirèrent dans le fond de la cabine en chuchotant, pouffèrent de rire et se retournèrent vers moi. Je ne pouvais m'en tirer comme ça, avec une tape sur la joue, cela aurait été du plus mauvais effet sur le moral du groupe.

Effectivement, quand ils se furent saisis de moi brutalement en me bourrant les côtes pour le fun et qu'ils m'eurent trainé

dans le couloir, ce n'est pas vers l'accès aux ponts supérieurs qu'ils me trainèrent, rieurs, mais bien vers la coursive obscure, chiure, sans n'avoir cure de ce qu'avait pu y vivre la Pauvre Yolanda.

Là, je crois sans me vanter avoir réussi un joli coup de maître : je leur avais donné à choisir entre les Dents de la Mer et le Retour de la Momie et ils avaient choisi ce qui les terrifiait le plus.

En vrais pétochards, ils avaient encore plus peur de ce lieu que de la mort ordinaire et banale qu'on attribue machinalement, par-dessus la jambe, sans intention de la donner.

Bande de salopards ! Ils m'envoyaient dans l'ancre du Minotaure !